



TO OBTAIN A LICENCE FOR
THIS IMAGE CONTACT:
sales@idphotoagency.com

<https://www.idphotoagency.com/img/1231278>

to agency - Jonas Roosens | #1231278
but permission of ID/ photo agency.

FORZA
LA LEGA, LES AMIS ITALIENS DU VLAAMS BELANG ET DE LA N-VA
FLANDRIA




La Lombardie, foyer épidémique du coronavirus, est aussi l'un des bastions des militants identitaires. Depuis son passage au ministère de l'Intérieur italien, le Milanais Matteo Salvini est devenu l'icône de l'extrême droite européenne, celui qui, d'un parti moribond, a conquis un pays pour en fermer les ports. Le Vlaams Belang n'échappe pas à la Salvini-mania, mais l'influence du chef de la Lega va au-delà... jusqu'à la N-VA. Enquête sur un trio identitaire dont les affinités dépassent la frontière entre le beurre et l'huile.

ENQUÊTE FRANCELINE BERETTI AVEC AUBRY TOURIEL

La somptueuse Handelsbeurs d'Anvers vient de rouvrir au public, ce 2 décembre 2019, après trois ans de travaux. C'est ce joyau néogothique, avec son immense verrière, sa pierre ciselée, ses boiseries et son armature métallique à motifs floraux que l'extrême droite flamande a choisi pour symboliser sa renaissance électorale. Pourtant, sur l'affiche, ni noir ni jaune, ni lion rugissant, ni Flamand. Celui qui s'impose, bras croisés et dents dehors, c'est Matteo Salvini, ancien ministre de l'Intérieur italien. C'est l'attraction principale de cette soirée de gala. Mille personnes de tous les âges et de tous les milieux l'attendent. Les jeunes du KVHV (le cercle des étudiants catholiques flamands) sont tirés à quatre épingles : en plus de la casquette, c'est minijupe pour les filles, chemise et cravate pour les garçons. Parmi les Italiens de Belgique, certains confessent suivre Salvini dans ses différents meetings, tels des groupies enchaînant les concerts. Des Français qui ne connaissent pas le Vlaams Belang ont fait le déplacement juste pour la rockstar de l'ultradroite.

« Matteo ! Matteo ! » Salvini arrive avec deux heures et demie de retard, mais le public n'est pas rancunier, à juger par l'intensité des hurrahs lorsqu'il monte sur scène. Ses paroles se répandent comme celles d'un évangéliste. Le discours est régulièrement interrompu par des applaudissements déchaînés, des cris ravis. « Je suis très fier de notre amitié avec le Vlaams [sic], car c'est une des plus anciennes. Ils vous ont fait changer de nom, ils vous ont fait des procès... mais vous êtes toujours là ! Vous êtes le premier parti de Belgique et vous avez tout mon soutien, celui de la Lega et celui du peuple italien ! » Pour le premier parti de Belgique, on n'y est pas. Avec dix-huit députés sur cent cinquante, le Vlaams Belang n'est que le troisième à la Chambre. Mais ce soir, le leader de la Lega lirait l'annuaire qu'il serait tout de même ovationné. Discours fini, place aux selfies ! Des dizaines de fans se précipitent vers leur idole, protégée par les molosses du service d'ordre. Dans la file, ils rient nerveusement et tréignent d'impatience, excités comme des gosses attendant le Père Noël.

Quelques semaines plus tard, Gerolf Annemans, député européen du Vlaams Belang, est encore tout ému. « Ce meeting a été un moment magique pour nos militants ! En plus, ça a failli ne pas marcher. Matteo Salvini était bloqué au Sénat italien, il nous a dit qu'il n'arriverait pas à venir. Tom [Van Grieken, le président du parti] et moi étions très anxieux... Alors on a payé le jet privé depuis Rome. Je

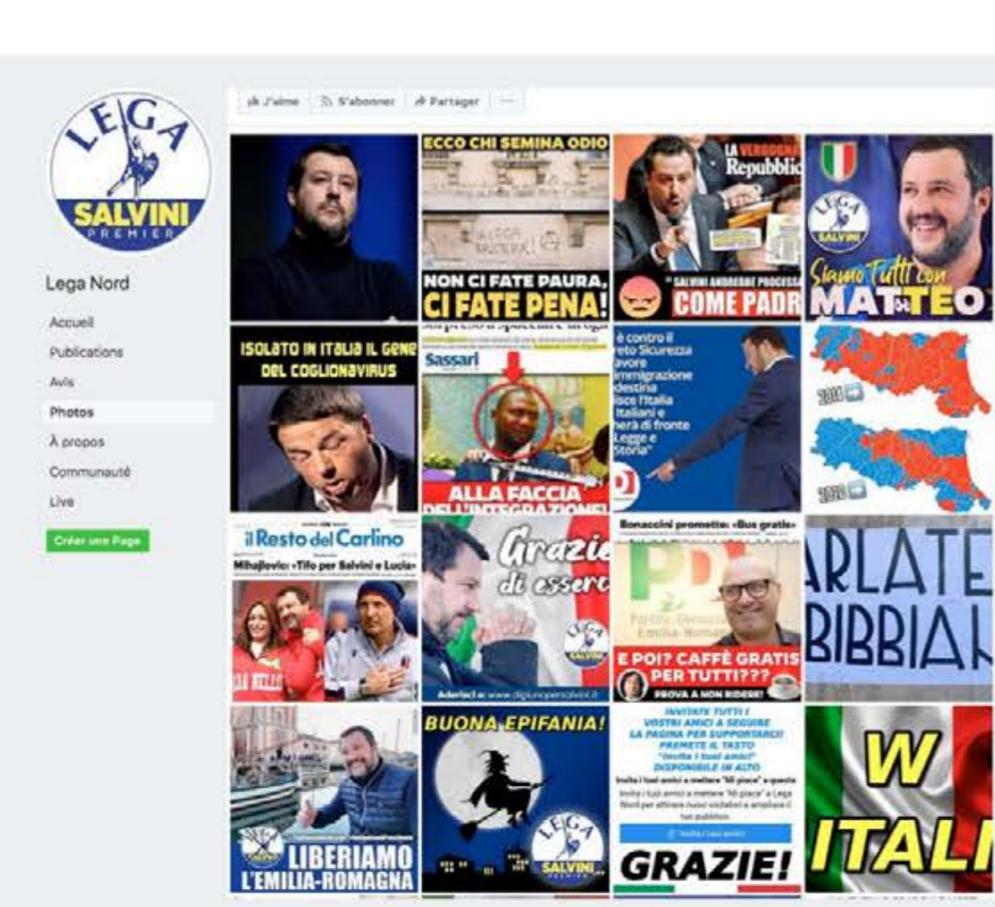
crois que ça a coûté 12 000 €, ce qui n'est pas énorme vu l'enjeu ! Notre parti a franchi une nouvelle étape, il fallait le montrer. C'est une très belle preuve d'amitié que nous a donnée Matteo. »

La venue de Salvini à Anvers n'est que l'ultime épisode d'une histoire commune faite de coups de main réciproques, entamée dans les années 1980. À l'époque, en Italie, une série de mouvements régionalistes émergent dans le nord, en Lombardie, en Vénétie, dans le Piémont. Mario Borghezio, jeune avocat turinois, dirige alors *Piemont Autonomista*, qui fusionnera par la suite avec d'autres groupes similaires pour fonder la Lega Nord. Il se souvient de sa rencontre avec les indépendantistes flamands, lors d'un pèlerinage de l'Yser. « J'ai connu le Vlaams Blok et d'autres mouvements indépendantistes à Dixmude. C'était très impressionnant ! Il y avait le défilé historique, et, la veille, la soirée dans une brasserie avec ces magnifiques bières... et ces chants ! Ces mouvements flamands étaient nombreux et puissants, par rapport à nous. » Mario Borghezio a aujourd'hui 72 ans et reçoit dans le bureau vide d'un quartier bourgeois de Turin. L'ex-député européen a passé plus de quinze ans à Bruxelles. « Maintenant, je défends les produits du terroir », précise-t-il. Son tour de taille confirme. Mais ce gentil papi en costume ne s'occupe pas seulement de polenta et de parmesan : c'est un néofasciste.

Dès sa fondation en 1989, la Lega Nord est un mouvement composite. Il y a les militants autonomistes, sincèrement convaincus de la nécessité de démanteler cette Italie à leurs yeux créée artificiellement au XIX^e siècle, sous influence étrangère qui plus est. Il y a les commerçants et les petits patrons qui n'aiment ni la lourdeur administrative, ni la pression fiscale. Et il y a l'extrême droite. Le journaliste Claudio Gatti l'a démontré dans une minutieuse enquête¹ : la Ligue du Nord a été rapidement infiltrée par un courant néonazi qui y voyait un « corps sans âme » ; une organisation sans idéologie qu'il était possible d'orienter de

1 — *I demoni di Salvini* (non traduit), 2019, éd. Chiarelettere

La venue de Salvini à Anvers est l'ultime épisode d'une histoire commune faite de coups de main réciproques, entamée dans les années 1980.



l'intérieur vers les thèses les plus droitières.

Mario Borghesio appartient à cette tendance extrémiste. Les Italiens le connaissent comme un provocateur raciste : il est monté dans un train muni de sprays désinfectants pour « nettoyer » les banquettes des voyageurs étrangers ; la justice l'a condamné pour avoir mis le feu à un squat de migrants... Après le massacre à Utøya de soixante-neuf jeunes travailleurs norvégiens par l'activiste d'extrême droite Anders Breivik, en juillet 2011, Borghesio affirme que l'on « peut partager ses idées ». Quant aux nationalistes flamands, le sulfureux Turinois les qualifie de « purs et durs », ce qui revient à la plus belle des louanges.

Dans son bureau bruxellois de vice-président du Parlement flamand, entre deux photos le représentant en compagnie notoire (l'une avec Jean-Marie Le Pen, l'autre avec Bachar el-Assad), Filip Dewinter nous fait face avec un costume sombre, une cravate vert et bordeaux démodée et une certaine réserve. Sur les étagères, il a posé une plaque métallique avec cette inscription : *Molti nemici, molto onore*. Beaucoup d'ennemis, beaucoup d'honneur. La citation est attribuée à Benito Mussolini. Le cadeau d'un Italien ? « Je n'ai pas envie de vous le dire », esquive le député.

Filip Dewinter confirme son amitié avec Mario Borghesio. « On est copains, on s'invite. Chaque fois que j'ai eu besoin de lui, il a répondu présent. » On évoque leur arrestation commune le 11 septembre 2007, lors d'une manifestation anti-islam. « Oui, ça créé des liens, d'être serrés ensemble dans la fourgonnette de la police... Ensemble,

on en a vécu, des histoires, des voyages !

— Vous pouvez en raconter ?

— Oh, il n'y a pas grand-chose à raconter... »

Ouvrons les archives, alors. En 2002, les deux compères font ensemble un pèlerinage à Vienne, où le leader du parti FPÖ, l'Autrichien Jörg Haider, est parvenu à faire entrer l'extrême droite au gouvernement. Un exemple à suivre. Pour les communales de 2006, Mario Borghesio est au premier rang d'un meeting de Filip Dewinter à Anvers. À cette époque, l'eurodéputé italien prend volontiers le train à Bruxelles pour aller boire des bières avec son compagnon de route sur la Grand-Place anversoise. En 2008, Dewinter et Borghesio sont invités à Cologne, pour un discours commun contre l'islam. Deux ans plus tard, le duo italo-flamand est en Israël, où il rencontre des dirigeants ultranationalistes.

Malgré ces liens réguliers et anciens, les deux partis ne font pas immédiatement alliance au Parlement européen. Le Vlaams Blok des années 1990 est associé aux néofascistes du *Movimento Sociale Italiano* et au Front national de Jean-Marie Le Pen, qui ne veut pas entendre parler d'indépendantisme, trop attaché à l'unité de sa République. Le Vlaams Blok est l'exception. Mais quand, en 1994, l'allié italien participe à des coalitions gouvernementales et devient *salonfähig*² (dixit Dewinter), le groupe d'extrême droite se rapproche de la Lega Nord, qui, entre-temps, s'est radicalisée, notamment sous l'influence de Borghesio.

L'alliance s'institutionnalise bien plus tard, en 2014, quand la Lega a déjà entamé sa révolution copernicienne,

sous l'impulsion de Matteo Salvini. Le parti avait proclamé en 1996 l'indépendance de la Padanie, ce territoire fantasmé correspondant au bassin du Pô ? Il se dit désormais fédéraliste. La Lega perd le « Nord » et se tricote une ambition nationale. Par son charisme et son statut de saint vivant, le Milanais a réussi l'exploit d'effacer les mémoires de toute l'Italie au sud de la Toscane. C'est comme si plus personne ne se souvenait du Salvini qui, il y a quelques années encore, était tout son mépris pour Rome, Naples, Bari, Palerme, L'Aquila... « Ici, si tu touches Matteo Salvini, ça te protège pour les cinq prochaines années », plaisante Philip Roose, un Flamand exportateur de vins installé à Catane, en Sicile.

Philip Roose suit la politique italienne pour le média indépendantiste flamand *Doorbraak*. Il a rédigé un éditorial dans lequel il compare l'évolution populiste de Bart De Wever à celle de Matteo Salvini. « Avant Salvini, la Lega était assez similaire à la N-VA. Sauf que les discours de la N-VA n'ont jamais atteint le même niveau de violence que ceux de la Lega par rapport aux voisins du Sud. » À une époque, pour dénoncer la corruption de l'État italien et la criminalité, la Lega distribuait des tee-shirts avec l'inscription « Milan travaille, Rome vole, Naples tire ». Des insultes comme « bons à rien » ou « culs-terreux », adressées aux députés méridionaux, s'entendaient jusque dans l'enceinte du Parlement italien ! À côté, les provocations de Bart De Wever vis-à-vis des Wallons apparaissent presque subtiles, comme quand, en 2005, le président de la N-VA orchestrait le transfert de camions remplis de faux billets depuis Anvers jusqu'à Strépy-Thieu.

2 — De l'allemand : fréquentable, admis socialement.

Cependant, pour Philip Roose, c'est avec la dénonciation systématique de l'islam que De Wever trahit la nature du parti. « Avant, la Lega Nord ressemblait à la N-VA. Maintenant, c'est la N-VA qui est devenue une copie de la Lega. » Entendez : celle de Salvini et sa ligne dure, qui prospère grâce aux peurs identitaires.

Le magnétisme de Matteo Salvini dépasse les frontières, faisant de lui un modèle pour une grande partie de la droite européenne, pas seulement la plus extrême.

Prenons le cas de Theo Francken. Lui et Salvini ont cette même carrure robuste et dense qui s'active en permanence et sent la testostérone. Leur corps est le premier vecteur de leur message politique : volontaire et discipliné chez le sportif Francken, bon-vivant et convivial chez l'épicurien Salvini qui l'alimente de pâtes, de fromages et de charcuteries *made in Italy*. Chacun d'eux expose ses enfants sur Facebook, maîtrise la palette des émoticônes, aime le débat frontal, soupire et lève les yeux au ciel quand ses adversaires évoquent le « bruit des bottes »... Les deux leaders affichent, l'un son amour d'OHL, l'autre du

« Avant, la Lega Nord ressemblait à la N-VA. Maintenant, c'est la N-VA qui est devenue une copie de la Lega » Philip Roose, viticulteur en Sicile et contributeur du média indépendantiste « Doorbraak »

Pour les indépendantistes flamands, Malleo Salvini est le messie qui annonce leur libération prochaine de la gauche, de la Wallonie et des kebabs.

Milan AC. Quand Francken danse au Pukkelpop, Salvini joue au DJ dans les stations balnéaires. Le credo de la star politique italienne ? *Volere è potere*. Un écho à ce que la mère de Francken répétait à son fils, petit : « Il ne s'agit pas de ne pas pouvoir, mais de ne pas vouloir. »

Cette ressemblance est-elle pure coïncidence ? Pas pour Reinout Van Zandycke, fondateur d'un cabinet de conseil en communication et consultant pour la N-VA lors de la dernière campagne électorale. D'après lui, Theo Francken s'inspire directement de l'Italien. Mais lorsque nous lui soumettons la comparaison, l'ancien secrétaire d'Etat à l'Asile et à la Migration s'agace et minimise : « Je regarde ce que Salvini fait sur les réseaux sociaux car c'est un précurseur. Mais ce n'est pas pour ça que je partage le fond... D'ailleurs, je suis aussi d'autres responsables politiques, Bernie Sanders par exemple, et je ne suis pas socialiste ! Matteo Salvini a des messages simples. Parfois, je me dis : tiens, c'est une bonne idée. » Idée ensuite copiée : en août dernier, quand l'acteur américain Richard Gere monte sur le bateau d'une ONG après un sauvetage de migrants, Salvini dégage son tweet : « Tu en accueilles combien dans ta maison, Richard ? » Francken surenchérit le lendemain : « Richard Gere voyage d'Hollywood à Lampedusa avec un avion privé pour rendre visite à des migrants sans ressource et sans espoir. *Pagliaccio*. » Le dernier mot signifie « clown ». Francken a étudié en Erasmus à Udine, dans le Frioul, et comprend bien l'italien.

En revanche, pour le Vlaams Belang, pas question de comparer le rival Francken au grand Salvini. Le parti a même lancé une campagne sur les réseaux sociaux en juin 2019 pour démolir l'association des deux enfants

terribles de la droite nationaliste : « Theo Francken n'est pas monsieur Salvini, mais un Pinocchio flamand ! » Le président du Belang, Tom Van Grieken, monte lui-même au front pour ridiculiser son adversaire N-VA. Alors, qui est le Matteo Salvini de Flandre ? Lui, Van Grieken ? « Il n'y a qu'un Salvini. Mais on se ressemble dans notre façon de communiquer. Et puis, on a tous les deux récupéré un parti en pleine débâcle... Il est passé en un rien de temps de 4 % à 32 % des voix. L'évolution de mon parti est similaire. » Reste à briser le cordon sanitaire, concept incongru en Italie où les dirigeants néofascistes font l'apologie du Duce sur les plateaux télé, entre deux publicités.

L'objectif de l'indépendance de la Padanie a été gommé dans les statuts de la nouvelle Lega. Les admirateurs flamands de Salvini ne se formalisent pas et parlent d'adaptation nécessaire à un monde en évolution... Seul Filip Dewinter est circonspect. « J'aimerais bien demander à Salvini : c'est quoi, votre idée pour l'Italie ? Parce que je veux savoir qui sont nos alliés et ce qu'ils pensent vraiment. Avec lui, je ne sais pas. Son idéologie n'est pas claire. » Dewinter a bien compris la nature de Matteo Salvini, ce formidable opportuniste ayant le don, très précieux en politique, de sentir les thèmes qui charrient les votes. Depuis peu, avec l'espoir de récupérer les électeurs démocrates-chrétiens, il brandit rosaires et crucifix dans des postures dignes d'un bigot de la *commedia dell'arte*. Dans sa longue carrière politique, il a d'abord été pour la sortie de l'Italie de la zone euro, puis pour y rester. Il a fait l'éloge de Bobby Sands, héros des Républicains irlandais, puis de Margaret Thatcher, qui l'a laissé mourir d'une grève de la faim. Au milieu des années 1990, il était journaliste au quotidien *La Padania*. Appréciant peu ses prises de position en faveur de la Lega Nord, son chef avait exigé qu'il choisisse entre la politique et le journalisme. Réponse limpide de Salvini : « Je veux faire carrière. »

Sa volonté de grimper les échelons est caractéristique de cette nouvelle extrême droite ayant définitivement abandonné le père Le Pen et ses provocations qui lui barraient l'accès au pouvoir. Au Vlaams Belang, Van Grieken aligne les éléments de langage pour expliquer que la roue du destin européen est lancée et que rien ne

l'empêchera de virer à droite : « Il y a trois phases pour notre famille politique. D'abord, l'opposition. Ce sont Filip Dewinter, Jean-Marie Le Pen, Umberto Bossi. Ils donnent un coup de pied dans le système. Ensuite, les copies, qui prétendent être de droite mais ne font pas grand-chose : De Wever, Sarkozy, Berlusconi. Enfin, les vrais partis nationalistes arrivent au pouvoir. C'est le cas en Autriche et en Italie. » Pour les indépendantistes flamands, Matteo Salvini est le messie qui annonce leur libération prochaine de la gauche, de la Wallonie et des kebabs.

Au sein de la nouvelle génération, Flamands et Italiens sont proches. Leurs mouvements de jeunesse, le *Vlaams Belang Jongeren* et la *Lega Giovani*, entretiennent de longue date des relations solides. Leurs actuels dirigeants, Bart Claes et Davide Quadri, sont de vrais amis. Sur les réseaux sociaux, ils apparaissent bras dessus, bras dessous en Autriche, à la fête annuelle de la Lega, avec Marine Le Pen... « Je suis même allé au mariage de Bart, précise le représentant des jeunes de la Lega. Nos liens sont forts parce que nous partageons une histoire. À part nous, tous les mouvements indépendantistes européens sont à gauche. Ça n'a aucun sens. Les Catalans veulent leur indépendance pour ensuite ouvrir leurs ports aux migrants ? »

Bart Claes a tout de ce que les Allemands appellent *nazipster*, contraction de nazi et de hipster pour désigner ces identitaires au style rétro travaillé. Le jour de notre rencontre, il semble débarquer d'un défilé de mode milanais, avec sa barbe minutieusement taillée et ses cheveux coiffés au gel, son costume bleu marine à fines rayures blanches et sa pochette au liseré bleu assorti. Sa page Instagram, ultraléchée et même glamour lorsqu'il met en scène son jeune couple, pourrait être celle d'un magazine *lifestyle*.

Bart Claes collabore avec la Lega sur le front de la communication, dont il a la charge pour le Vlaams Belang. Il s'est perfectionné auprès de Luca Morisi, le responsable des frénétiques réseaux sociaux de Salvini. « Nous en sommes encore aux balbutiements, eux sont plus professionnels », confie-t-il. Les relations étroites remontent à quelques années, quand, voyant l'expansion électorale du Front national, de la Lega et du FPÖ, Bart Claes constate

que ces trois partis sont très actifs sur les réseaux sociaux. Il demande alors à Gerolf Annemans, l'un des principaux dirigeants du Belang, de lui présenter son homologue de la Lega. Depuis lors, avec d'autres responsables d'extrême droite, Flamands et Italiens organisent une réunion annuelle pour ajuster ensemble leurs stratégies de marketing électoral.

Bart Claes ne s'inspire pas que de l'Italie, mais aussi du monde anglo-saxon. Il s'est formé avec les campagnes de Donald Trump et du Brexit. Ses photos dans un stand de tir à Hawaï, lunettes de protection et fusil à la main, en plein voyage de noces, pourraient n'être qu'anecdotiques s'il n'affichait son soutien à des figures de l'*Alt-right* américaine, comme la blogueuse Lauren Southern, tellement investie pour rendre l'Europe « *great again* » qu'elle a participé à une opération en Méditerranée pour empêcher le sauvetage de migrants. Les Italiens de la Lega, eux, regardent plutôt vers Moscou, dont Salvini défend les thèses avec plus d'ardeur que *Russia Today*.

Chaque année, depuis presque quarante ans, des représentants de la Lega participent au pèlerinage de l'Yser, traditionnel rassemblement d'été de la mouvance nationaliste flamande. Leurs amis du Vlaams Belang font le déplacement à la grande kermesse de Pontida, la fête annuelle de la Lega près de Bergame, en Lombardie. Mais le rapport de force s'est inversé et il est loin, le temps où Borghezio regardait, admiratif, le défilé de Dixmude. Salvini et son phénoménal pouvoir de séduction ont fait de l'Italie le phare de l'extrême droite européenne, un phare qui indique le cap à suivre et annonce la fin prochaine d'un long voyage. Les extrémistes flamands n'arriveront peut-être pas jusqu'à la rive du pouvoir. Mais, dans leur sillage, ils ont déjà entraîné les discours, les idées, les schémas de pensée et les représentations de tout le paysage politique, aspiré par cette onde de droite sans précédent depuis l'après-guerre.

Cette enquête a été menée grâce au soutien du Fonds pour le journalisme

3 — Le fondateur de la Lega Nord, président du parti jusqu'en 2012

Instagram

